

Ce que parler...

Laurent-Michel Vacher, *Dialogues en ruine*, Montréal, Liber, 1996, 91 pages.

Maryse Barbance

Volume 41, numéro 4 (244), août 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32587ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Barbance, M. (1999). Ce que parler... / Laurent-Michel Vacher, *Dialogues en ruine*, Montréal, Liber, 1996, 91 pages. *Liberté*, 41(4), 150–153.

Essai

MARYSE BARBANCE

CE QUE PARLER...

Laurent-Michel Vacher, Dialogues en ruine, Montréal, Liber, 1996, 91 pages.

Certains livres sont un peu plus que des livres. Leurs protagonistes ont l'air de quitter les pages pour venir s'installer avec nous dans un coin du salon, nous tenir compagnie pour de bon. Leurs voix nous habitent, leur humour nous réjouit, leur violence nous interroge. *Dialogues en ruine* est de ces livres-là. Je me rappelle que lorsque je l'ai parcouru la première fois, j'ai éprouvé la même sensation que voilà quelques années lorsque je lus *Minima Moralia*¹. Ce n'est sans doute pas par hasard car c'est à Adorno et Horkheimer, entre autres, que Jean Papineau se réfère dans sa réflexion sur la modernité. La préface rend peut-être compte de ce sentiment. Quand un homme, en l'occurrence l'éditeur du livre, écrit d'un autre « il ne faisait pas cela pour sa carrière ou sa réputation, encore moins pour l'argent, mais pour s'occuper et pour me faire plaisir, parce qu'il faisait attention à moi », on sait que l'on se situe sur un registre humain, ce qui est rare.

Est-ce le ton, celui d'un dialogue mené avec légèreté, intelligence par Laurent-Michel Vacher, qui donne au livre cet air d'aller ? Il faut dire qu'ils sont peu nombreux ceux qui sont assez humbles ou assez touchés par un

1. Theodor W. Adorno, *Minima Moralia, Réflexions sur la vie mutilée*, Paris, Payot, 1980 (1951).

autre pour s'effacer, se faire justement l'Autre, Laurent-Michel Vacher, d'un Lui, Jean Papineau, afin de laisser la parole à ce dernier. Rares aussi ceux qui, à l'instar de Papineau, en cette époque où la plupart des universitaires ont souscrit au *publish or perish* de la productivité — carrière, statut, argent obligeant... —, résistent. Dans un tel contexte, le refus spontané et farouche que Papineau oppose à l'écriture ne peut qu'éveiller la curiosité, attirer la sympathie. Et si, comme il le dit, il fallait s'assurer que l'on a bien quelque chose à dire avant de se risquer à écrire ? Si, mieux encore, le dialogue de vive voix était plus précieux que l'écriture, ces mots fixés — figés — sur papier.

Car il faut bien le reconnaître, si l'écriture rapproche, surtout en temps d'absence, elle éloigne tout autant. Qui, de nos jours, prend le temps de s'asseoir à la table d'un café, étire son heure de déjeuner, abandonne (je pèse mes mots...) son ordinateur — pour... mais quoi donc... ? Parler tout simplement, avec un ami, un collègue, un voisin, jaser, palabrer, causer, converser, bavarder, s'entretenir, dialoguer — la langue est riche pour nous dire ce que nous ne savons plus faire... Perdre son temps diraient certains — ceux-là mêmes qui ignorent combien est précieux le temps perdu — mais chut... !, car ils seraient fichus de voler aussi ce temps², unique et ultime richesse qui reste à certains.

Parler pour quoi faire ? Mais pour dialoguer, pour dire par exemple, à l'instar de Papineau, que le problème de la langue ne réside pas tant dans les anglicismes que dans le défaut de vocabulaire pour raconter la vie, témoigner des expériences, un défaut qui devient vite « une espèce d'embarras cérébro-mental » — oserions-nous dire un défaut d'âme ? Qui est tout à la fois assez

2. À ce sujet voir le petit article, et ses références, de Thierry Paquot, « Le devoir de paresse », *Le Monde diplomatique*, avril 1999, p. 36.

sensible et solide pour laisser percevoir la douloureuse conscience de la difficulté de vivre et soutenir que « l'art est le principal levier de résistance susceptible d'ébranler un peu la "totalité négative" » ? Qui ose écrire que « les intellectuels, en général, feraient beaucoup mieux de se taire et de ne pas aller à la télé montrer leur nouveau costume, la plupart du temps d'une laideur encore plus repoussante que l'ancien »... Quant à la question du nationalisme, si délicate parce qu'elle ouvre tant de blessures, les met à vif, j'inviterais simplement le lecteur à lire ce que l'auteur en dit et à méditer... Qui ose enfin dénoncer la bureaucratie, le « fonctionnalisme technocratique et la logorrhée qui en découle », notamment celle des ministères, et y opposer le « devoir d'innovation », « l'imagination, l'enthousiasme, la créativité, l'esprit d'expérimentation, l'autonomie (qu'elle soit locale, départementale ou individuelle) » ? Et de qui apprend-on que ce qui fait un bon prof, ce ne sont pas les cours de pédagogie, mais bien la passion qui l'anime et qu'il met dans ce qu'il transmet ? De fait, je n'ai pas appris des pédagogues, guère non plus des très brillants, mais de ceux qui savaient écouter et réserver en eux, dans leur façon de faire, leur manière d'être, une place à l'autre.

Une question pourtant. Quand l'auteur nous invite à penser utile et pratico-pratique au lieu de penser « beaux discours et grandes théories » à l'instar des fonctionnaires des ministères et des audiences qui les légitiment, il semble oublier une chose : certes, la chose intellectuelle est bien autre chose que les beaux discours et grandes théories sur l'éducation professés par quelques fonctionnaires, experts en pédagogie, ou professeurs en mal d'objet, mais comment pourrait-elle davantage se rallier à l'utilitarisme auquel se chevilla dès l'origine le libéralisme³, dont on sait la dérive moderne : le néolibéralisme

3. Voir Jeremy Bentham et John Stuart Mill.

qui fait de l'art et de la pensée une question d'entreprise culturelle...

La chose pensée, dirais-je, ne saurait être ni dogme ni utilité, mais plutôt expression sensible et sensée qui se reconnaît à sa fragilité dialectique et se donne comme toujours à repenser, prise dans le mouvement réflexif et critique de celui qui la pense, sujet et citoyen, qui accepte de la mettre en tension, de la maintenir à l'écoute de ce qui lui est étranger. Que l'on se rappelle Adorno, indiquant dans sa préface que la tentative dont procèdent les *Minima Moralia*, « est d'exposer les éléments d'une commune philosophie en partant d'une *expérience subjective* » (je souligne). Il me semble que c'est de cet enracinement et de ce mouvement qu'elle tire sa puissance.

Non, je ne me ferais décidément pas l'apôtre de l'utile et du pratico-pratique contre les savoirs dogmatiques, car les deux me paraissent exclure tout autant le sujet et sa liberté que revendique Papineau. Ce sont les deux qu'il convient de subvertir. Et peut-être est-ce le désir devant lequel Papineau préfère la pudeur du silence, ce désir qui ne se laisse assujettir par aucun savoir et n'est d'aucune utilité, qui y parvient le mieux... Bataille nous a indiqué la voie⁴...

Une dernière remarque. *Dialogues en ruine* est reconstruction. On aimerait demander à Laurent-Michel Vacher — qui parle de cette parole qui continue de nous habiter ?

4. *L'Érotisme*, Paris, Les éditions de Minuit, 1957.